ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1949 — N° 42

LE SACRIFICE ANIMAL DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Soutenue publiquement en Juillet 1949

devant la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

Gérard SIMONET

Né le 21 Juin 1923 à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres)

JURY

Président : **M. SENDRAIL**, *Professeur à la Faculté de Médecine.*

Assesseurs : **M. LOMBARD**, *Professeur à l'Ecole Vétérinaire.*
M. LASSERRE, *Professeur à l'Ecole Vétérinaire.*

LEZAY. — IMPRIMERIE A. CHOPIN

1949

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1949 — N° 42

LE SACRIFICE ANIMAL DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Soutenue publiquement en Juillet 1949
devant la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

Gérard SIMONET
Né le 21 Juin 1923 à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres)

JURY

Président : **M. SENDRAIL,** *Professeur à la Faculté de Médecine.*

Assesseurs : **M. LOMBARD,** *Professeur à l'Ecole Vétérinaire.*
M. LASSERRE, *Professeur à l'Ecole Vétérinaire.*

LEZAY. — IMPRIMERIE A. CHOPIN
—
1949

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

PERSONNEL ENSEIGNANT

Directeurs honoraires ..... MM. CUILLÉ. MARTIN.
Professeur honoraire ..... LECLAINCHE.
Directeur ..... PONS.

PROFESSEURS

Chimie et Pharmacie ..... GODFRAIN.
Anatomie ..... FLORENTIN.
Physiologie ..... BRUNAUD.
Anatomie Pathologique. — Inspection des viandes ..... LOMBARD.
Parasitologie ..... BRIZARD.
Médecine ..... DARRASPEN.
Chirurgie ..... LASSERRE.
Pathologie du Bétail ..... BERTHELON.
Maladies Microbiennes ..... SAURAT.
Zootechnie ..... PONS.

AGRÉGÉS

Anatomie ..... BENOIT.
Médecine ..... FLORIO.
Chirurgie ..... PUGET.
Zootechnie ..... LADRAT.

CHEFS DE TRAVAUX

Pathologie du Bétail ..... TOURNUT.
Maladies Microbiennes ..... LAUTIÉ.

COURS COMPLÉMENTAIRE

Pisciculture et maladies des Poissons ..... SECONDAT.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats (délibération de la Faculté, en date du 10 mai 1891, et du Conseil de l'Ecole, en date du 13 juin 1924).

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MES PARENTS

Meis
et Amicis

A Monsieur le Colonel ERAUD,
de la Résistance Française

Faible témoignage de ma reconnaissance

A Monsieur le Professeur LACOMBRADE,
de la Faculté des Lettres de Toulouse,

Qui éclaira mes travaux et me reçut avec une grande courtoisie.

A MES JUGES,

MONSIEUR LE PROFESSEUR SENDRAIL,

Professeur à la Faculté de Médecine,

Pour le très grand honneur qu'il nous a fait en acceptant de présider la soutenance de cette thèse.

MONSIEUR LE PROFESSEUR LASSERRE,

Professeur à l'Ecole Vétérinaire,

Chevalier de la Légion d'Honneur,

Modeste témoignage de notre reconnaissance.

MONSIEUR LE PROFESSEUR LOMBARD,

Professeur à l'Ecole Vétérinaire,

Chevalier de la Légion d'Honneur,

Pour l'attention qu'il a bien voulu nous témoigner lors de l'élaboration de ce travail.

LE SACRIFICE ANIMAL DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE

INTRODUCTION

Goblet d'Aviella disait : « Par religion, j'entends la façon dont l'homme réalise ses rapports avec les puissances surhumaines et mystérieuses dont il croit dépendre ».

Ces puissances surhumaines et mystérieuses furent, à l'aube des religions, vaguement soupçonnées, et leur influence sur les phénomènes naturels, sur la vie des plantes, n'était pas différenciée.

Puis la conscience de l'homme s'éveilla et l'homme se sentit de plus en plus subjugué par la nature ; de la crainte naïve, mais aussi de l'émotion primitive, de la sensibilité obtuse, naquit la soumission et l'admiration.

La foi initiale n'était pas une foi en un Dieu, non encore stylisé ; puis les forces naturelles prirent le nom de Divinités.

Les premiers Védas, source de la littérature sacrée des Indes, racontent la puissance des Dieux ; les commentaires en formeront leur vie ; cette vie sera entourée de mystère. Chacun expliquera ensuite le mystère comme il l'entend, et ainsi naîtra la première mythologie.

La première formule magique, contrat passé avec la *Divinité*, devint une prière par laquelle l'homme essaye d'obliger le Déva qu'il invoque à exécuter son désir ; elle devint aussi l'hymne ; elle devint aussi le sacrifice.

I. — HISTOIRE GÉNÉRALE DU SACRIFICE

Tu roules comme un fleuve, à Roi source de l'être!
Le visible infini que ta splendeur pénètre,
En houles de lumière ardemment agité,
Palpite de ta force et de ta majesté.

Surya, LECONTE DE LISLE.

GENÈSE DU SACRIFICE

Si la religion est un ensemble de croyances, si elle est un sentiment qui provoque et accompagne la croyance, elle comporte des rites, manifestations sociales qui unissent dans leur pratique l'homme à la divinité.

Par un bref rappel de l'évolution historique des religions, nous allons montrer l'importance de rites particuliers qui furent et sont les *Sacrifices*.

Le Tabou. — La soumission de l'homme se concrétisa primitivement dans le respect du tabou, chose interdite; la violation frappe l'individu de mort ou de cécité.

Le tabou, il est à l'orée du monde quand l'Eternel interdit à Adam de toucher au fruit défendu; il est dans l'interdiction chez les Hébreux de prononcer le nom sacré de Dieu, dans la défense de toucher l'arche d'alliance au second livre de Samuel.

Le passage du tabou à l'interdiction motivée, raisonnée, sensible, c'est l'histoire des progrès de l'esprit humain; l'animisme, faculté primitive, fut un facteur essentiel de l'évolution des religions, et à son action naturelle, presque physiologique, sont dues les conceptions de ces génies innombrables qui fourmillent dans la nature, esprit du soleil et de la lune, des arbres et des eaux, des montagnes et des rochers, esprits des morts, esprit de Dieu.

De l'animisme naquit le fétichisme, le totémisme, le culte des dieux et des déesses.

Fétichisme. — Culte rendu à des dieux matériels tels que pierres

ou coquillages, le fétichisme fut remarqué par les premiers navigateurs portugais entrés en contact avec des nègres de l'Afrique Occidentale.

Totémisme. — L'épanchement de la nature humaine, une hypertrophie de l'instinct social qui cherche un appui dans les choses extérieures, considérées comme alliées ou apparentées, s'affirme dans le totémisme, culte rendu aux animaux et aux végétaux ; l'homme élargit le cercle de ses relations vraies ou supposées ; le totem protecteur du clan fut protégé par un tabou.

Dieux et déesses. — Dans un stade plus avancé, l'homme donna aux forces de la nature, matérialisées, une forme à son image, mais avec une puissance supérieure ; ces divinités représentaient à l'origine une idée de pouvoir ; l'intelligence humaine ajouta ensuite l'idée de sagesse, de justice.

Importance du sacrifice. — Mais à travers l'évolution des religions, depuis la vie du clan jusqu'à l'épanouissement des sociétés plus largement organisées, un ensemble de rites, aussi variés que les religions elles-mêmes, atteste l'importance et le rôle prépondérant du sacrifice.

Définition. — Précisant la définition de Goblet d'Aviella relative à la religion, nous dirons :

Le sacrifice est la façon dont l'homme, par l'abandon ou la destruction d'un objet sensible, essaie d'influencer les puissances surhumaines et mystérieuses dont il croit dépendre.

Précisant les limites de notre travail, nous envisagerons le sacrifice sous sa forme sanglante, la destruction de la vie d'un être animé ; et restant dans le cadre permis à nos recherches, seul nous intéressera le sacrifice des animaux.

HISTORIQUE DU SACRIFICE

Dans la plupart des religions connues de l'antiquité, le sacrifice est l'acte essentiel du culte.

Le clan. — Chez les primitifs, le totem est sacré ; il est considéré comme un réservoir de force et de sainteté ; vivre auprès de lui est chose salutaire ; mais en cas de fléau ou de calamité, d'épidémie, ne pourrait-on pas, exceptionnellement, pour se sanctifier, assimiler la substance même du totem ? Ainsi les hommes du clan se permirent de manger leur totem en cérémonie ; ce sacri-

fice du totem montre l'origine lointaine de cette conception : la divination de l'individu par la participation directe à la substance divine.

L'Antiquité et le Moyen-Age. — Les dieux phéniciens exigeaient des prémices ; chez les Hindous, les Védas constituaient un rituel du sacrifice attribué aux Rishis et rédigés entre 3500 et 3000 avant notre ère.

Le sacrifice védique prétend exercer une contrainte sur les bons génies de la nature, sur les Dieux ; on invoque souvent Agni assimilé au soleil, Indra le dieu belliqueux du ciel, Rudra père des génies du vent, Ushas l'aurore. Le sacrifice par excellence est celui du cheval, considéré comme un adjuvant du feu céleste.

Dans l'ancienne religion iranienne, une pénitence consiste, selon l'Avesta, à sacrifier 1.000 serpents, à tuer 2.000 grenouilles d'eau, 1.000 grenouilles de terre, 1.000 fourmis voleuses de grain et 2.000 de l'autre espèce.

Dans le Mithraïsme, le sacrifice du taureau indique que le culte, sous sa forme la plus ancienne, était celui du taureau sacré assimilé au soleil ; on l'immolait comme un Dieu ; la chair et le sang étaient mangés dans un repas de communion.

Dans la religion primitive musulmane, les sacrifices consistaient en offrande de moutons et de chameaux. Saint Nil, au V^e^ siècle, nous a laissé le récit détaillé d'un sacrifice de chameau chez les Sarrasins, Arabes nomades de la presqu'île du Sinaï, qui offre tous les caractères d'un sacrifice totémique de communion ; le sang et la chair de l'animal devaient être absorbés par les fidèles, à l'état cru, avant le lever du soleil.

Chez les Babyloniens, on pratiquait le sacrifice ; des documents cunéïformes nous parlent d'un sacrifice offert par Unmapishtim et dont le fumet attire les Dieux « comme des mouches ».

Dans le rituel assyrien, les sacrifices passaient pour nourrir les Dieux.

Les Slaves, dit Procope, estiment qu'il y a un Dieu protecteur de la foudre, le seul maître de l'univers ; ils lui sacrifient des bœufs et toutes espèces de victimes ; quand ils sont menacés de mort, ils promettent, s'ils s'échappent, d'offrir un sacrifice et peuvent ainsi racheter leur vie ; ils sacrifient aussi aux fleuves, aux nymphes et autres divinités.

Dans les fêtes juives, la Pâque était la fête des prémices des troupeaux ; on y sacrifiait et on y mangeait à la hâte un agneau ou un chevreau ; le Dieu était censé assister au repas.

Chez les Chananéens, la Pâque est l'oblation d'un chevreau au Dieu local ; plus anciennement, c'est le repas de communion dont le Dieu prend sa part ; plus anciennement encore, c'est le repas totémique où l'agneau sacré est mangé pour renouveler et fortifier la sainteté du clan.

On trouverait aussi le sacrifice, acte essentiel du culte, en Chine, dans l'Amérique précolombienne, et chez de nombreuses tribus sauvages de l'Afrique et de l'Océanie.

Actuellement. — Les indigènes du Nouveau Monde, adorateurs des esprits, les sauvages de l'Afrique qui vénèrent des fétiches, ont sacrifié et sacrifient encore à leurs Dieux.

LE SENS DU SACRIFICE

Fait universel inhérent à de nombreux cultes, il est le centre autour duquel gravitent les pratiques religieuses.

Le clan. — Chez les tout primitifs, ce sont des actions magiques par lesquelles on se flatte d'enchanter l'ennemi, ou bien le gibier, le poisson, la terre, la végétation, le soleil même et la température, le régime des eaux, pour que la tribu soit plus forte que ses adversaires, qu'elle aie de quoi manger, de quoi vivre et durer. On sacrifie aussi pour que les hommes soient forts, que les morts ne poursuivent pas les vivants ; c'est une ébauche de culte.

Chez un peuple organisé. — Chez un peuple déjà évolué, le sacrifice acquiert un sens et une valeur plus élevés ; les moyens d'existence sont devenus plus réguliers, plus faciles, plus abondants ; on sait travailler la terre, l'on a des animaux domestiques, des troupeaux que l'on entretient ; une préoccupation utilitaire s'efforce de maintenir le régime des saisons, le rythme de la végétation, préoccupation analogue à celle des non-civilisés, mais avec une idée moins vague des forces de la nature que l'on personnifie davantage, que l'on traite plus ou moins en puissances libres dont il est indispensable de gagner la bienveillance par un service adapté à la puissance qu'on leur attribue. Ces divinités nourricières deviennent en même temps des divinités protectrices de la nation dont elles reflètent le tempérament moral. Le système des rites, le sacrifice, deviennent un hommage intéressé ; acte de déférence, c'est aussi un contrat passé avec la Divinité, contrat pour assurer la conservation et le progrès de la cité, et à l'intérieur d'elle-même le bonheur individuel.

Peuples évolués. — Puis dans les cultes nationaux se fit jour le souci d'une vie éternelle et bienheureuse après la mort ; aux religions de la nature succèdent celles de l'individualité spirituelle, de la libre subjectivité ; les rites et le sacrifice ouvrent la perspective d'un monde meilleur et d'une vie plus élevée, prolongée dans l'éternité.

BUT ET CLASSIFICATION DES SACRIFICES

Ainsi pour comprendre le sens intime, la valeur du sacrifice, il faut le considérer à travers son évolution, à travers ses types variés, car le sacrifice, envisagé dans les différentes religions et aussi dans le même culte, revêt une importance et une signification particulières.

Dans sa théorie du sacrifice, Salomon Reinach réfute l'opinion du vulgaire selon laquelle le sacrifice serait un don fait par l'homme à la Divinité pour obtenir sa faveur ; en effet, l'historique des religions nous montre que le sacrifice don n'est pas le type primitif du sacrifice.

Sacrifices mystiques. — Très anciens sont, en effet, les sacrifices mystiques qui procuraient aux fidèles une sorte d'initiation à des croyances mystérieuses, ou encore une communion au moins momentanée avec la Divinité ; le sacrifice du totem s'y rattache, et ceux des mystères grecs.

Sacrifices des morts. — Les sacrifices funéraires et du culte des morts, dans l'antiquité la plus reculée, témoignent que l'homme paraît concevoir les esprits de la nature et les esprits des morts de façon analogue ; on les associe et ils sont pareillement honorés ; la notion de Dieu céleste n'est pas encore apparue.

Sacrifices dans les rites de saison. — Au fond de toutes les religions antiques, un cycle de fêtes avait pour but de promouvoir, de régler le mouvement de la nature, le cours de la végétation, celui des saisons ; il était naturel que ce phénomène prodigieux de l'alternance régulière des saisons, source de la croissance animale et végétale, fut célébré par des rites où l'on trouve les sacrifices les plus expressifs ; il s'agissait d'influencer les esprits de la végétation, de les faire vivre, de les faire fructifier ; et ces sacrifices, célébrés aux dates les plus importantes de la vie pastorale et agricole, se proposaient de gagner la famille et la cité à la bienveillance divine, et de leur assurer la prospérité.

Sacrifices d'alliance et de serment. — Dans les sacrifices d'alliance ou de serment, une victime, identifiée mystiquement à ceux qui contractent l'alliance, ou à celui qui a prêté serment, est immolée pour que le sort qu'on lui fait subir atteigne éventuellement le parjure ; c'est un rite qui tient en lui-même sa vertu, qui opère seulement contre le contractant, avec le consentement de la Divinité ; c'est un rite magique, une sorte d'envoûtement auquel ne pourra se soustraire le parjure.

Sacrifices de purification et d'expiation. — Différents étaient les sacrifices de purification et d'expiation ; la victime choisie était chargée de tous les crimes, de toutes les offenses qu'il fallait expier, de toutes les souillures qu'il s'agissait d'effacer ; elle devenait le bouc émissaire dont la mort, pensait-on, apaiserait les Dieux ; on sacrifiait lorsqu'un fléau cruel, épidémie, peste, inondation, dévastait un pays ou lorsque la défaite s'acharnait sur un peuple ; supposant que ces malheurs étaient envoyés par une Divinité, on lui sacrifiait pour l'apaiser.

Sacrifices de consécration. — Les sacrifices de consécration communiquent aux objets du culte, aux images divines, une vertu et même une sorte de personnalité mystique, en leur procurant un génie protecteur qui d'abord veille à leur consécration et à celle de leurs habitants. C'est ainsi que les sacrifices de fondation se sont rencontrés un peu partout dans les anciennes religions.

Les sacrifices et la divination. — Parlant des sacrifices de divination, Salomon Reinach nous éclaire : « L'Humanité n'est pas restée passive en présence des mille formes spirituelles dont elle se croyait environnée ; pour réagir contre elles, pour les asservir à ses fins, elle a trouvé un auxiliaire dans une fausse science qui est la mère de toutes les vraies sciences : la magie ».

La magie est donc un art et un moyen ; l'homme prend l'offensive contre une nature qu'il semble vouloir contraindre à livrer ses secrets : c'est l'art divinatoire. Les Dieux sont censés avoir mis dans les entrailles des victimes la révélation que lira le Devin : c'est un moyen par lequel l'homme connaîtra l'avenir.

Il ne convient donc pas d'enfermer l'origine du sacrifice dans un seul mouvement de l'esprit ; l'origine est multiple. Si l'homme a voulu se diviniser dans le sacrifice totémique, sacrifice primitif de communion, il a voulu par un don à la Divinité exprimer tous les sentiments qu'elle lui inspirait, aussi bien la reconnaissance que la crainte ; il a voulu apaiser ou prévenir sa fureur ; il a voulu

solliciter sa bienveillance et sa protection, son pardon et sa mansuétude ; il l'a prise à témoin de ses serments et chercha par elle à prévoir.

IDÉE MYSTIQUE DU SACRIFICE

Cependant tout sacrifice revêt, à des degrés divers, un sens mystique « Le propre de l'action sacrée, dit Loisy en parlant du sacrifice, est de s'exercer en vue d'être ou de force qu'on ne touche pas expérimentalement ».

De là vient le caractère mystique du sacrifice qui, s'accomplissant dans un monde visible, prétend agir sur le monde invisible, l'atteindre, l'influencer ; c'est un monde vers lequel s'élève la foi, éveillée à des degrés divers de son inconscience primitive ; le sacrifice, c'est une manière de vouloir faire les choses par la seule puissance d'un acte dont le mécanisme échappe à l'esprit, mais dont l'efficacité soupçonnée est l'effet de l'imagination, de la croyance, des incantations et des gestes rituels ; l'animal répandant son sang assimilé à la vie, et exhalant ses derniers cris, affirme le don total à la Divinité, l'abandon à l'état de pureté de l'offrande, abandon irréversible et symbole de la foi.

II

SACRIFICES DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE

Tes temples animés de marbres prophétiques
Ouvrent aux longs regards leurs radieux portiques;
Au pied des grands autels qu'un sang épais rougit,
Sous le couteau sacré l'hécatombe mugit,
Et vers les cieux propices, une brise embaumée
Emporte des trépieds la pieuse fumée.

Niobé. LECONTE DE LISLE.

Après avoir envisagé le sacrifice en général, il convenait pour limiter dans son développement un trop vaste sujet, de l'étudier dans des cadres plus étroits; et n'était-ce pas naturel d'offrir au lecteur une description des sacrifices dans l'antiquité gréco-latine, d'une part parce que les Grecs et les Romains sont les sources immédiates de notre civilisation, et qu'aussi on ne pouvait séparer deux peuples liés par une race à l'origine commune, parlant deux idiomes issus d'une même langue, et ayant un fonds d'institutions communes.

Nous allons décrire les sacrifices en Grèce et à Rome, en nous inspirant de la prose sacrée, de l'histoire ancienne et moderne, de la poésie, des arts.

Les sacrifices mystiques. — Les sacrifices mystiques revêtent la forme très ancienne du sacrifice du Dieu, ou sacrifice totémique, qui divinise les fidèles. Les jeunes filles athéniennes, célébrant le culte de l'Arthémis Ours qu'elles sacrifient, s'habillent en Ours et se disent Ours, afin d'accroître en elles-mêmes l'union mystique avec leur Dieu. De même, les Ménades qui sacrifient le Faon Penthée s'habillent de peau de Faon. Les omophagies, repas légendaires, sont des sacrifices de communion; le dieu transformé en animal qui le représente est ensuite sacrifié et dévoré. Quand les bacchants dévorent tout cru l'animal qu'ils dépècent, c'est le Dieu lui-même qu'ils s'incorporent. Cet anthropomorphisme eut pour

résultat d'affaiblir l'idée de Dieu pour fortifier celle de l'immolation de la victime, à titre de présent ou d'expiation.

La principale cérémonie du culte de la cité était un repas accompli par tous les citoyens, repas précédé du sacrifice des victimes, et qui mettait en communion avec la divinité ; on croyait que le salut de la cité dépendait de leur accomplissement ; l'antique usage de ce repas est signalé par les plus vieilles traditions athéniennes, l'odyssée nous en donne une description et cite que chaque groupe de cinq cents citoyens, assis à chacune des neuf longues tables dressées par le peuple de Pylos, a immolé en l'honneur des Dieux neuf taureaux.

Au temps de Xéonphon, certains jours de l'année, Athènes immole de nombreuses victimes et le peuple partage les chairs. Chaque jour aussi, un repas symbolique auquel participaient quelques hommes choisis par la Cité, était tenu dans l'enceinte du Prytanée.

La coutume de ces repas de sacrifice était aussi en vigueur en Italie ; d'après Aristode, elle existait chez les Œnotriens, les Osques, les Ausones ; l'Enéide, par deux fois, nous en apporte le témoignage ; les convives étaient couronnés de fleurs et chantaient des hymnes.

Cet usage se perpétua à Rome où les repas sacrés étaient tenus au Capitole pour les Sénateurs, et dans une salle particulière pour les représentants des Curies ; la présidence de ces repas, déléguée primitivement aux Pontifes, le fut ensuite à des prêtres spéciaux, les Epulones.

Dans les plus célèbres des mystères grecs, deux d'Eleusis près d'Athènes, il y eut des repas où les initiés mangeaient et buvaient la chair et le sang des porcs sacrés ; à l'époque classique, le sacrifice de ces animaux tient une grande place dans le rituel.

Quand les ancêtres des Grecs devinrent agriculteurs, les rites totémiques reçurent une interprétation particulière ; ainsi, les moissonneurs recherchent le dernier animal réfugié parmi les dernières gerbes, le tuent, le brûlent, et dispersent les cendres pour préserver de la décrépitude hivernale l'esprit de la récolte.

A une époque plus évoluée, des traces du sacrifice totémique se retrouvent dans quelques cultes ; aux Bouphonies d'Athènes, on immole un bœuf sacré ; à Ténédos, un taureau ; à Corinthe, une chèvre est sacrifiée à Héra.

Le cheval qu'on sacrifie et qu'on dépèce à Rome au mois d'octobre, n'est pas moins divin que le taureau blanc immolé aux Féries latines et dont on partage les morceaux entre les villes du

Latium ; ainsi s'affirme, répartie entre les Cités, la protection du Dieu.

Les sacrifices dans le culte des morts et dans les rites funéraires.

Dans les Temps préhelléniques, on fit en Crète des sacrifices pour les morts. A Mycène, de nombreux sacrifices avaient lieu sur les tombes royales. Aux Temps homériques, on immole auprès du corps de Patrocle mort un grand nombre de bœufs et de brebis dont la graisse entoure le cadavre pour le brûler ; les membres de la victime sont disposés autour de lui sur le bûcher, et aussi des urnes de miel et d'huile. Pour l'accompagnement du mort, on précipite sur le bûcher, sans les dépouiller, quatre beaux chevaux, deux des chiens de Patrocle, et l'on y jette aussi douze jeunes Troyens. Le bûcher, dit Homère, brûle toute la nuit. Aux temps classiques, on immole des animaux à la maison funèbre avant l'enlèvement du mort.

Large part était faite au culte des morts dans la religion romaine. Aux Lémuria et aux Parentélia, on sacrifiait à tous les Mânes. Ovide nous donne une description des rites privés ; neuf jours, du 12 au 21 février, étaient consacrés aux morts ; le culte était très important à l'égard des morts considérables, prêtres, chefs et rois, qui sont supposés conserver dans l'autre monde la situation prépondérante, le pouvoir qu'on leur avait inféré ; le culte des morts du commun revêt un caractère de protection prise contre les êtres dangereux.

Aux premiers temps de la religion, l'on croyait que l'âme vivait dans le tombeau aux côtés du mort ; aussi certains jours de l'année, on portait un repas à chaque tombeau, et Virgile dans l'Enéide, Ovide dans ses Fastes, nous enseignent qu'on sacrifiait une victime dont le sang se répandait avec le lait et le vin qu'on versait, et les chairs de la victime étaient brûlées en signe d'abandon total au mort, et afin qu'aucun vivant n'y touchât.

« Fils de Pélée, dit Néoptolème dans Hécube, reçois ce breuvage qui plaît aux morts, viens et bois ce sang. »

Chez les Grecs, en avant de chaque tombeau, il y avait un emplacement destiné à l'immolation de la victime, et à la cuisson de sa chair ; tous les ans, on offrait aux guerriers morts à Platées, sur l'emplacement du combat, un repas funèbre et on leur immolait des victimes.

Dans la religion primitive romaine, purement domestique, chaque Dieu assimilé à tel Mâne, ne pouvait être adoré que par une famille ; l'offrande n'était faite que par un membre de cette

famillē ; c'était un devoir impérieux de sacrifier régulièrement aux Morts et d'accomplir le sacrifice suivant les rites pour que l'ancêtre devint un Dieu protecteur.

Outre le respect rendu aux morts, la religion domestique honorait par ses sacrifices le feu sacré, Vesta, et ranimait sa flamme de la graisse des victimes ; elle sacrifiait aussi lors de cérémonies familiales, naissance, baptême, mariage, adoption, émancipation.

Les sacrifices dans les rites de saison. — Les sacrifices dans les rites de saison marquent le caractère intéressé des offrandes qui variaient à l'infini avec chaque Dieu, avec l'importance de la grâce sollicitée, et selon les moyens du solliciteur.

Aux Dipolia d'Athènes, on apporte sur l'autel de Zeus Polieus, à l'Acropole, les prémices de la moisson récente. On amène des bœufs auprès de l'autel, et le premier d'entre eux qui s'approche se désigne lui-même pour le sacrifice, car il incarne l'esprit de la moisson ; un prêtre l'abat d'un coup de hache.

Aux Thesmophories, on jetait de petits porcs, identifiés mystiquement au grain, dans la caverne d'Eubouléus ; ils sont l'esprit de la moisson dernière et de la moisson future.

Rite agraire aussi est celui des Fordicidia dans l'ancien culte romain, au cours duquel on offre à la déesse Tellus une vache pleine, pour que la Terre accouche de ses produits.

Plutarque rapporte que sous Romulus, les Luperci sacrifiaient des chèvres, et Festus nous parle de l'ancien sacrifice des chiens, les rutilae canes, devant la porte Catularia pour prévenir les mauvais effets des chaleurs de l'été.

Sacrifices de serment et d'alliance. — Dans l'Iliade, un serment solennel des Grecs et des Troyens a lieu avant le combat singulier de Pâris et de Ménélas. Le vieux Priam arrive avec deux agneaux, un mâle blanc pour le Soleil et une femelle noire pour la Terre ; de leur côté, les Grecs ont amené trois agneaux pour Zeus.

Agamemnon prend les Dieux à témoins, expose les conditions du combat ; il égorge les agneaux tandis que Grecs et Troyens vouent à la mort ceux qui manquent au serment.

Dans la suite de l'épopée, Agamemnon confirme son serment par le sacrifice d'un sanglier qu'il jette ensuite à la mer, indiquant ainsi le sort qu'il subirait s'il devenait parjure.

Dictys de Crête nous fait la description du rite présenté comme celui du serment qu'auraient prêté Agamemnon et les chefs Grecs pour la guerre de Troie. Calalias ayant coupé en deux un sanglier,

place une moitié à l'Est, l'autre à l'Ouest ; l'épée nue passe entre les morceaux et, l'arme humectée de sang, il jure de poursuivre la guerre jusqu'à la destruction des villes et du royaume de Priam.

Eschyle, dans les Sept contre Thèbes, représente les sept chefs, la main dans le sang du taureau sacrifié, jurant par Arès de renverser Thèbes ou de périr.

Le tombeau du cheval, près de Sparte, rappelle que Tycerdas avait sacrifié un cheval et fait jurer aux amants d'Hélène, debout sur les monceaux de la victime, de défendre si besoin était sa fille et celui d'entre eux qu'elle choisirait pour mari.

On prêtait ces serments en touchant certaines parties de la victime : serments prêtés « en touchant les entrailles » et les Grecs « juraient sur les victimes ».

Les sacrifices pour le serment devinrent par la suite assez rares en Grèce, et l'on se contente d'une libation ; cependant au II^e^ siècle de notre ère, les Athlètes d'Olympie et leurs entraîneurs juraient encore sur les membres découpés d'un sanglier qu'ils n'enfreindraient en rien les règles du jeu.

Rome avait un sacerdoce spécial, celui des Fétiaux, préposé au droit des gens, à ses formes et rites, et à ceux des relations internationales ; le rite des traités et le sacrifice par lequel ceux-ci étaient scellés rentraient dans ses attributions.

Le « Pater patratus » représentant la Nation lisait le « carmen » du serment, formule imprécatoire qui s'ajoute aux conditions du traité.

« Le peuple romain, disait-il, ne s'en écartera pas le premier. S'il venait à le enfreindre, par mauvaise foi ou d'après une détermination publique, frappe-le, Jupiter, comme aujourd'hui je frappe ce pourceau, frappe-le, et d'autant plus sûrement que tu es plus fort et plus puissant. »

De là vient la vieille locution latine « Fœdus ferire » : frapper un traité.

Sacrifice de purification. — Les rites de la purification pour meurtre sont détaillés dans le récit de la purification de Jason et de Médée par Circé après le meurtre d'Apsyrtos. Circé, pour les absoudre, tue un cochon de lait, et elle fait couler le sang sur les mains du meurtrier qu'elle lave ensuite avec de l'eau en invoquant Zeus purificateur.

Dans « Iphigénie en Tauride » c'est avec le sang des jeunes agneaux que la prêtresse veut purifier Oreste et Pylade, et aussi la statue d'Artémis qu'Oreste a souillée en s'en approchant.

Chez les Grecs, il y avait une purification de la mère dix jours après l'accouchement; c'est ainsi que l'Electre d'Euripide demande à Clytemnestre d'offrir aux Dieux le sacrifice d'usage qui était une victime de petite taille.

Plutarque nous rapporte que le sacrifice d'un chien se faisait chez les Romains à Génita Mana, chez les Grecs à Hécate, lors d'une naissance.

Si le sacrifice tenait une grande place dans les rites de purification individuelle, la place n'était pas moins grande dans les cérémonies de lustration collective.

Les lustrations. — Chez les Béotiens, dit Plutarque, une cérémonie d'expiation publique consiste à passer entre les moitiés d'un chien coupé en morceaux.

La lustration de l'armée macédonienne en avril, qui se répétait avant les entreprises guerrières, est ainsi décrite par Tite Live : « On coupe une chienne en deux, puis on place à droite du chemin la partie antérieure avec la tête, à gauche la partie postérieure avec les entrailles; les troupes sous les armes défilent entre les deux moitiés de la victime ».

Tous les ans, à Tanagra, le plus beau jeune homme de la ville promène sur ses épaules, autour de la cité, un jeune bélier ensuite immolé pour écarter de la ville toute maladie ou impureté.

A Rome on promenait trois fois, autour de l'armée, les trois victimes du sacrifice, verrat, bélier, taureau, qui recueillaient ainsi l'impureté, tout en créant autour de l'armée un cercle protecteur.

On pratiquait de même la lustration du peuple tous les cinq ans, après le recensement, la lustration annuelle de la ville au début de février, la lustration du territoire romain en mai. Quand Octave fit procéder à la lustration de la flotte qui devait combattre contre Pompée, on éleva des autels sur le bord de la mer, les vaisseaux étant dressés en face, et les équipages gardant un profond silence; les prêtres prirent les entrailles, et montant dans les barques, firent trois fois le tour des navires; les principaux chefs étaient avec eux, priant les Dieux de retirer sur les victimes tous les maux dont la flotte pouvait être menacée; ensuite les prêtres jetèrent à la mer une partie des entrailles et ils brûlèrent le reste sur les autels.

D'après Caton, le rite de la lustration des champs comportait le triple sacrifice d'un petit porc, de l'agneau, du veau; il avait pour but de protéger les récoltes, les troupeaux, les bergers, le propriétaire, sa moisson, ses biens.

Sacrifices de consécration. — A Rome, la fête annuelle des Terminalia était un culte rendu aux bornes frontières, aux Termes dont la consécration donnait une sorte de personnalité, de sorte que les Dieux furent ensuite aussi nombreux que ces bornes.

Lors de la délimitation des territoires et propriétés, la pose des bornes résultait d'une convention et avait lieu en présence des parties contractantes, témoins d'un engagement solennel ; elles protégeaient les champs, ou maintenaient les limites fixées.

Avant de placer la borne, on immolait une victime, jeune brebis ou petite truie ; on apportait aussi dē l'encens, des grains et légumes, des rayons de miel et du vin ; on consumait le tout et c'est sur les débris encore chauds que l'on posait la pierre ; ainsi nous le rapporte Siculus Flaccus.

Pausanias nous a transmis le récit dē la fondation de Messine, fondation dont le premier acte, comme dans toute autre ville, était un sacrifice que l'on répétait tous les ans au jour anniversaire ; chaque ville avait ses Dieux auxquels les habitants étaient liés par une sorte de contrat, un engagement réciproque.

Un culte honorait le fondateur de la cité, considéré comme un héros et un dieu ; dēs sacrifices étaient renouvelés chaque année sur son tombeau.

Romulus avait un temple et des prêtres ; Athènes honorait ses fondateurs Cécrops à Thésée ; Thésos sacrifiait à Thésa, Ténédos à Tenes, Milet à Nélée.

Enée, fondateur de Lanuvium d'où étaient issus lēs Albains et les Romains, honoré de tant de sacrifices à travers les siècles antiques, montre l'importance du culte du fondateur, culte qui consacrait l'unité du peuple romain et la confiancē en ses destinées.

Les sacrifices et la divination. — Si dans tous les sacrifices ordinaires se rencontrait un élément de divination puisqu'on s'assurait par l'état des entrailles que le sacrifice était agréé par les Dieux, des sacrifices spéciaux pour la Divination avaient leur fin en eux-mêmes et n'étaient pas des sacrifices mangés.

L'aruspicine était pratiquée depuis la plus haute antiquité dans l'Etrurie, patrie de la superstition ; la doctrine des Aruspices passait pour une révélation dē Tagès ; ce dieu, fils de Génius, petit-fils de Jupiter, cachait sous les traits d'un enfant la sagesse d'un vieillard.

Les livres aruspiciaux contenaient la théorie de l'examen des victimes ; cet art se conserva d'abord sous forme de tradition orale

dans les premières familles de ce pays, puis il donna naissance à de nombreux écrits.

A Rome, au cours de la République, il pénétra de plus en plus dans les affaires de l'Etat.

L'examen des entrailles et, plus particulièrement, l'hépatoscopie, était une des attributions des Aruspices, dont les fonctions complétaient celles les Augures et des Pontifes, leurs supérieurs hiérarchiques.

Suivant la croyance étrusque, le foie, dans ses diverses parties, reproduisait en quelque sorte la division de ce que les Romains appelaient le templum, l'espace céleste régulièrement délimité, en vue de l'observation des présages; il semble même qu'entre les divisions du foie et celles de l'espace céleste, il y eût dans certains cas au moins correspondance exacte; l'organe, comme le ciel, était réparti en un certain nombre de Divinités.

Le musée de Plaisance possède la stylisation en bronze d'un foie ainsi divisé en plusieurs régions dans chacune desquelles s'inscrit un nom divin.

Dans l'organe mis à nu aussitôt après l'immolation de la victime, l'aspect des différentes régions, leur forme, leur couleur permettent des conclusions extrêmement nuancées sur la volonté des Dieux et sur l'avenir.

Des foies semblables à celui de Plaisance, retrouvés à Bophaz-Kein, et un autre découvert à Babylone seraient des témoignages de l'origine orientale des Etrusques.

Chez les Grecs, les victimes des sacrifices divinatoires étaient le bélier et le taureau; plus tard on utilisa les entrailles de chien, de poule; à Delphes, une consultation par le chien indiquait si l'on pouvait ou non procéder à l'oracle de la Pythie.

La divination par les entrailles mettait en œuvre les Aruspices, praticiens libres, qu'on voit auprès des chefs d'armée ou gouverneurs de province; ils tenaient à côté de ces personnages la même place que les Devins Grecs auprès des chefs d'expéditions guerrières; avec le temps, ce mode de Divination l'avait emporté sur l'auguration romaine par le vol des oiseaux et les poulets sacrés.

Il arrivait que le Sénat Romain consultât officiellement les aruspices d'Etrurie réputés, et prît leur avis.

Le moyen d'oracle était le foie de mouton, exceptionnellement celui du veau; avec le temps l'examen s'étendit aux autres viscères.

L'Aruspice regardait les entrailles de la bête fraîchement tuée, afin d'en tirer les pronostics résultant de leur particularité.

Le foie a une « pars familiaris » et une « pars inimica » ; c'est un signe favorable quand la première est la plus développée ; c'est un signe défavorable dans le cas contraire ; on examine tout particulièrement s'il y a une fente de chaque côté. Sur le côté droit, le foie a une protubérance, « caput » ; vient-elle à manquer ?, c'est le plus mauvais signe ; est-elle double, cela veut dire division ; est-elle irrégulière à son pourtour, c'est que l'état de choses actuel va cesser.

Dans Electre, Oreste ayant ouvert le corps d'une génisse sacrifiée, remarque un lobe unique au foie ; de plus les portes du foie et la vésicule (gros canaux biliaires) regorgent de fiel, annonçant un prochain malheur à celui qui interrogeait les entrailles.

Cicéron rapporte que César immola un bœuf le jour même où il s'assit pour la première fois, vêtu de pourpre, sur un siège d'or ; mais constatation étrange, on ne trouve pas le cœur. Le lendemain, le foie dépourvu de tête — lobule de Spiegel — annonçait à César un funeste destin.

DESCRIPTION D'UN SACRIFICE

De nombreuses règles fixaient les rites sacrificiels, règles concernant le choix de l'animal et les formalités du sacrifice. En général ces règles des sacrifices furent transmises à Rome par Athènes ; la coutume se conserva à Rome avec plus de force et de respect, perpétuant la tradition grecque qui s'estompait dans son berceau primitif.

Mille détails puérils, comme le sexe et la couleur des victimes, étaient minutieusement fixés par les rituels.

Choix de la victime. — Les jeunes victimes encore allaitées ne pouvaient être sacrifiées que si elles avaient, le porc cinq jours, les brebis sept, les veaux trente, et ces derniers devaient être assez développés pour que leur queue atteigne l'articulation supérieure du pied.

Si ces animaux avaient deux rangées de dents, ils passaient dans une autre catégorie et, pour les brebis, il y avait une espèce intermédiaire : celles sevrées et non encore tondues.

Du point de vue du sexe, on sacrifiait des animaux mâles aux Dieux et des femelles aux Déesses ; et dans les sacrifices faits pour consulter la Divinité, si l'examen d'un mâle ne donnait pas de bons résultats, on recommençait avec une femelle.

Toutes les victimes devaient être sans défaut et de la meilleure qualité ; les taureaux ne devaient pas avoir été mis sous le joug.

On choisissait le meilleur parmi plusieurs animaux, ou, s'il n'y avait pas de choix, on ne consommait le sacrifice qu'après avoir examiné et apprécié l'animal.

Choix de l'espèce. - Il y avait dans le choix de l'espèce animale sacrifiée des règles ayant un fonds symbolique transmis par les livres sibyllins, et que seuls à Rome les Pontifes connaissaient. On sacrifiait des animaux noirs aux Dieux des enfers, le porc à Cérès, le bouc à Bacchus, la chèvre à Esculape, un taureau à la robe blanche à Jupiter, ou du moins avec une tache blanche sur le front ; à Junon une vache, à Minerve une vache ou une génisse, à Janus un bélier, à Tellus une vache pleine, à Bona Dea une truie, à Deus Pater des suovétaurilia. Aux Ides d'Octobre, on sacrifiait un cheval à Rome, lors d'un sacrifice expiatoire, deux béliers et dans les cas ordinaires une vache, à Apollon un taureau, à Esculape un cop et une poule, à Mercure un bouc, à Vulcain un veau rouge et un sanglier, à Robigus, à Mana Généta deux chiens mâles. Quand il n'était pas possible de se procurer des animaux prescrits par les rites, le droit religieux permettait de les remplacer par des images symboliques, par des statues de cire ou de pâte, ou bien par d'autres victimes.

Beaucoup plus rarement on sacrifia des ânes : telles étaient les offrandes des Tarentins aux dieux des vents ; des oies étaient sacrifiées à Isis.

Les sacrifices de poissons furent exceptionnels ; cependant le thon était réservé à Poseidon, le rouget à Hécate ; la scare, l'alose à Priape seul ; de rares exemples nous font connaître le sacrifice du sanglier : cependant aux fêtes d'Artémis Laphria, on immolait en masse sangliers, cerfs, daims, ours et autres animaux sauvages.

En certaines circonstances, les animaux sacrifiés étaient au nombre de douze : c'étaient par exemple les Dodécades que menaient à Délos et à Delphes les théories athéniennes, dodécades comprenant onze têtes de petit bétail et un bœuf.

Les hécatombes à l'origine désignaient une offrande de cent bœufs.

Rituel du sacrifice. — L'accompagnement de la prière et du sacrifice se fait suivant des rites spéciaux ; on ne peut assister au sacrifice et prier que si l'on a l'âme et le corps chastes et purs, et la conscience sans tache ; les habits et les vases sacrés doivent être purs et celui qui offre le sacrifice, agréable à la divinité. Avant la

cérémonie on se baigne dans l'eau courante ou du moins on se lave les mains et les pieds. Il n'est pas permis à un meurtrier d'offrir le sacrifice. Celui qui s'est trouvé en contact avec des choses impures doit se purifier avec du soufre et marcher dans le feu.

Pendant la cérémonie, les assistants gardent un silence respectueux, afin qu'aucun mot imprudent ne fournisse de mauvais présages. Ils doivent être attentifs à la prière pour éviter tout trouble du dehors ; un musicien sonne de la trompette pendant le sacrifice et même d'après le rite romain le sacrificateur se voile la tête.

Le voile de l'oblation. — Pourquoi, demande Plutarque, se voile-t-on la tête dans les sacrifices ?

Les Grecs priaient et sacrifiaient la tête nue. A Rome, dans les derniers siècles de la République les deux rites coexistaient sans se confondre. Les seules divinités romaines que l'on adorait la tête découverte étaient Saturne, Hécube et l'Honneur.

Nous savons par Varron que les femmes elles-mêmes se voilaient la tête lorsqu'elles sacrifiaient suivant le rite romain.

Selon Plutarque on adore les Dieux la tête couverte par humilité ; on se voile aussi pour ne pas entendre pendant la prière les paroles de mauvais augure, et on veut signifier que l'âme qui adore les Dieux au-dedans de nous, est couverte et comme cachée par le corps.

Le voile symbolise le respect ou la crainte des Dieux ; il a pour but d'isoler l'officiant du monde extérieur, afin qu'il puisse concentrer toute son attention sur l'acte qu'il accomplit. De ce rite se rapproche celui du voilement de la main droite tel qu'il est attesté dans le culte très ancien de Fides ; en sacrifiant à cette divinité, on se couvrait la main droite d'un voile blanc.

« C'est, dit Servius, parce que la Foi doit être pure et sans tache » et l'on faisait le serment « per fidem, per hanc dextram » ; c'est ainsi que Mucius Scaevola, engageant sa foi de Romain, consuma sur l'autel sa main droite.

Autres règles. — Les femmes offrant le sacrifice portaient à l'époque classique des vêtements blancs de forme variable, et s'ornaient la tête d'une couronne de feuillage, symbole de pureté ; les officiants étaient vêtus d'une robe serrée à la taille et d'une tunique à larges manches.

Les prières, d'un style très archaïque, étaient dites mot par mot. Tout le sacrifice aurait été annulé par une seule faute dans

le prononcé des paroles. A Rome le « monitor sacrorum » y veillait. On utilisait aussi un formulaire pour réciter les prières domestiques, mais dans les cas ordinaires on se servait de quelques prières très courtes.

L'attitude du suppliant était commandée par la nature des Dieux auxquels on sacrifiait, par le but du sacrifice. Si l'on sacrifiait devant un Temple, on se tournait vers l'image du Dieu. Quand on priait Neptune on tendait les mains vers la mer. Pour Tellus on touchait le sol avec les mains ; dans certains cultes on accomplissait le sacrifice à genoux ; la moindre irrégularité rendait nécessaire une pénitence.

Les sacrifices solennels pour l'Etat étaient précédés un jour à l'avance d'un sacrifice expiatoire où l'on implorait l'indulgence des Dieux pour les cas où des fautes seraient commises dans le sacrifice principal.

La victime, préparée au sacrifice, purgée, était menée à l'autel ornée d'un bandeau ou de rubans ; les cornes des bœufs étaient dorées.

Lors des Lustrations, on choisissait, pour conduire les victimes, des personnes portant les noms d'un heûreux présage. Quand l'animal était une grosse victime, des liens permettaient de l'amener sûrement à l'autel ; en général on lui passait des cordes soit aux cornes, soit aux pattes, même au cou ; si l'animal résistait, s'il s'enfuyait ou s'il fallait le porter près de l'autel, le sacrifice avait manqué son but ; si au contraire il venait volontairement, il était consacré par l'immolation, c'est-à-dire qu'on répandait sur sa tête la farine sacrée et le sel, et on y versait une coupe de vin.

Les autels. — L'autel est le centre visible de l'action sacrificielle. Lors du sacrifice on promène de gauche à droite la corbeille qui contient les orges sacrées et le bassin renfermant l'eau lustrale ; la vertu de l'autel est entretenue par le sang des victimes qui s'y écoule, dont il est arrosé, et avec lequel, disaient les légendes grecques de Milet, Héraclès avait fait l'autel de Didyme.

Les autels dans l'Histoire. — A l'origine on sacrifia sur l'autel de la nature, sommet des montagnes pour les Dieux du ciel, vallées pour les Divinités terrestres, fossés pour les Divinités infernales.

Puis on sacrifia sur des autels de deux sortes, les bômoi et les escharaï, autels hauts et bas suivant l'importance de la Divinité.

Les autels étaient dits non ensanglantés, comme l'autel d'Apollon à Délos, si l'on n'y sacrifiait pas, ou brûlant et sans feu si l'on consumait ou pas les victimes.

On élevait des autels dans un bois sacré, au pied de la statue de la Divinité, sous les portiques d'un Temple, dans les rues d'une ville, sur le seuil ou à l'intérieur des maisons, devant l'image des Dieux Lares et des Pénates. C'étaient des refuges inviolables; prêtant un serment solennel, on touchait les autels en prenant les Dieux à témoin.

Dans les camps, on dressait l'autel devant le praetorium, entre le tribunal à gauche et l'auguratorium à droite, où l'on prenait les auspices tirés de l'observation des poulets sacrés; il fallait que le sacrificateur, le général en chef, fut tourné du côté de l'Orient.

Souvent on élevait des autels sur les frontières d'un pays pour les rendre inviolables.

La forme et la matière dont étaient faits ces autels variaient à l'infini.

Très ancien est l'autel consacré à Hippodame et construit en pierres brutes dans le stade d'Olympie. L'autel de Jupiter Olympien et celui d'Appolon Spodios étaient formés avec les cendres des victimes brûlées en l'honneur de ces Divinités. L'autel de Délos, une des sept merveilles du monde, avait été fait, selon la légende, avec les cornes des chevreuils tués par Diane sur le mont Cinthius.

Plutarque nous dit que les cornes avaient été solidement entrelacées sans le concours d'aucun corps étranger. Par imitation, on substitua aux véritables cornes des ornements qui en affectaient la forme, des têtes de chèvre, de bœuf, ou d'autres victimes. On imita également, au moyen de sculpture, les branches de feuillage, les guirlandes de fleurs, les bandelettes de laine dont il était usage de parer les autels pendant les sacrifices. Des fruits, des vases, des personnages mythologiques sculptés, complétaient cette décoration.

De forme ordinairement carrée ou arrondie, rarement triangulaire, il y avait au centre de la table supérieure une cavité où l'on allumait le feu destiné à brûler l'offrande, et sur les côtés se trouvait une gouttière par laquelle s'échappait le sang des victimes.

A travers l'art. — Un des plus anciens produits de l'art grec, l'autel des douze Dieux, conservé au Louvre, est en marbre pentélique; dans le même Musée se trouvent l'autel de Diane Lucifère, remarquable par la profusion des ornements et l'élégance de ses bas-reliefs, et deux autels cylindriques trouvés à Délos, ornés de guirlandes, de pampres, de grappes de raisin, de bucrânes attributs de Bacchus; deux autels de même type et de même origine ornent le British Museum.

En général les autels romains sont identiques. L'autel le plus

ancien et le plus révéré à Rome était l'autel Maxime situé près du Forum Boarium ; il était consacré à Hercule qui l'avait construit lui-même, à en croire Virgile et Ovide ; Macrobe nous apprend que le sacrificateur devait avoir, contre l'usage ordinaire, la tête découverte afin qu'aucun mortel ne ressemblât à la Divinité du lieu représentée la tête couverte d'une draperie ; au pied de cet autel se faisaient les serments les plus solennels et se juraient les traités.

Comme en Grèce, les courtisanes élevaient des autels à Vénus Mérétrix ; l'autel des Dieux Pénates, à Rome, était ordinairement situé dans l'atrium, au bord de l'impluvium ; instrument de culte domestique, il devint plus tard l'autel des Dieux de la Nation.

Le Musée du Vatican renferme un autel sacré de Diane Lucifère, un autel cylindrique découvert à Ostie et consacré à Bacchus, un autel en forme de massue avec les attributs d'Hercule : le sanglier d'Erymanthe, la biche aux pieds d'airain, la peau du lion de Némée, l'arc, le carquois ; un autel en forme de trépied consacré à Diane et Appolon, un autre consacré au soleil.

L'autel des Lares d'Auguste, en marbre pentélique, représente sur ses quatre faces des ustensiles consacrés ou des scènes de la vie familiale et religieuse, ainsi que l'apothéose d'Auguste.

L'immolation. — Dans certains sacrifices, on coupait quelques poils de la tête et on les jetait au feu. Après cela, la victime était tuée, les bœufs avec la hache, les veaux avec un marteau, les porcs avec une pierre, enfin le petit bétail avec un couteau, de sorte qu'il n'avait pas besoin d'être saigné ensuite comme les grandes victimes.

Ce n'était pas les prêtres, du moins dans les sacrifices publics, qui tuaient les victimes, mais des aides auxquels on donnait des noms divers ; ils avaient aussi à dépecer l'animal selon certaines règles, car il était rare qu'il fût brûlé ou consumé en entier ; on coupait les pieds, la tête, ensuite on dépouillait le corps de sa peau.

Utilisation de la victime. — En général on prélevait pour les Dieux certaines parties des viscères, et on mangeait la viande. Les viscères comprenaient le foie, le fiel, les poumons, le cœur, et la membrane qui retient l'intestin, le mésentère ; c'est sur ces parties de la victime entr'ouverte que porte l'examen des aruspices ; le cœur n'a été compris parmi les viscères que depuis l'époque de Pyrrhus ; auparavant on ne tient pas compte de son examen.

La partie des viscères offerte aux Dieux était, soit brûlée sur l'autel, soit préparée de diverses manières suivant les règles de

l'art ; dans ce dernier cas, on les fait cuire dans un vase à demi ou entièrement plein d'eau, et l'examen des formes et des couleurs se poursuivra après la cuisson, ou bien on les rôtit à la broche ; on divise ensuite les morceaux et l'on prépare un plat ; on y joint diverses parties de l'animal en leur faisant subir une préparation spéciale, et sur le tout est répandu le sel, la farine et le vin.

Ces procédés exigeaient de très grands soins ; les rites variaient avec les heures, les jours, les fêtes ; parfois on apportait sur l'autel des morceaux provenant de la viande, du muscle.

Les parties non offertes de l'animal étaient grillées au-dessus de la flamme au bout de broches ou fourchettes à long manche ; de nombreuses peintures de vase nous représentent ces scènes, vases de Corinthe en particulier ; de petits morceaux étaient distribués aux assistants qui les mangeaient de suite avec des gâteaux d'une espèce particulière. La majeure partie était mise de côté. Souvent les prêtres et les hérauts recevaient leur part.

L'importance de la part faite aux Dieux variait naturellement suivant la dévotion et la générosité des fidèles ; d'ordinaire, semble-t-il, elle était peu succulente ; toutefois elle pouvait comprendre de bonnes pièces, morceaux de filet, épaule ; et c'est au moment précis de l'offrande aux Dieux, quand le parfum de l'encens dissipait l'exhalaison des viandes bouillies, rôties, ou brûlées que l'on chantait les plus beaux hymnes et que se déroulaient les chœurs de danse.

Les parties de la bête qui n'avaient été ni brûlées sur l'autel, ni abandonnées au prêtre, à ses aides ou à différents employés du sanctuaire, devenaient la propriété des sacrifiants : ceux-ci pouvaient les consommer sur place ou les emporter chez eux ; l'on en offrait à ses amis, et selon Théophraste, les vaniteux, lorsqu'ils avaient sacrifié un bœuf, plaçaient devant leur porte la tête de l'animal, ornée de bandelettes, pour que tous les passants fussent informés de leur faste qui durait tout le jour du sacrifice ; le soir, épilogue de la fête, on brûlait en l'honneur des Dieux les langues des victimes immolées en les arrosant de libations.

Par opposition aux victimes immolées en l'honneur des Dieux, les sacrifices expiatoires étaient, ou entièrement brûlés, ou laissés aux prêtres pour les consommer ; il n'y avait exception que dans les sacrifices expiatoires à la suite de prodige, sacrifices non mangés où l'on consultait les viscères, et lors des expiations de la fête annuelle des Arvales à Rome.

Rite grec et rite romain. — Dès les premiers temps de la République, les Dieux d'Athènes envahissent la religion romaine.

On s'adressait aux puissances divines adorées à l'étranger quand la protection des Dieux nationaux ne semblait pas suffisante, et les Romains préféraient le culte grec moins ritualiste, des cérémonies répondant au besoin de ferveur mystique et où le sentiment religieux pouvait se développer.

C'est ainsi qu'à Rome l'on sacrifie de deux manières différentes, suivant le rite romain, suivant le rite grec ; le voilement de la tête en est une distinction.

Grecque était la coutume de se couronner de laurier et d'orner l'autel de fleurs et de bandelettes ; la farine sacrée et le sel romains, « mola salsa » d'où est venu le terme d'immolation, correspondaient à l'orge sacrée des grecs qu'on apportait avec le couteau du sacrifice

Dans l'Iliade, Chrysès, les bras au ciel, fait à Apollon une prière pour les Grecs ; les Grecs prient également en répandant l'orge sacrée ; après quoi ils relèvent le cou des victimes et les égorgent.

Aux temps homériques, les femmes poussaient un grand cri à l'instant même où la bête recevait le coup mortel, et ce cri était interprété comme un appel au Dieu.

Le repas suivant le sacrifice tenait en Grèce une part plus importante qu'à Rome ; de nombreuses libations l'accompagnaient, chaque fois que l'on remplissait les cruchès pour distribuer aux convives le vin miélé.

Mais le rite grec se caractérise surtout par ses rapports intimes avec les arts musicaux, la poésie, la musique et l'orchestique, tandis qu'ils ont toujours été sans importance dans le rite romain. En Grèce, la poésie des chœurs est née du culte, des sacrifices. A Rome, si l'on excepte les chants des Saliens et des Arvales, on ne trouve dans le service ordinaire des Dieux, à l'origine, ni élément poétique, ni élément musical ; le joueur de flûte qui accompagne le sacrifice n'est là que pour donner plus de solennité à la cérémonie ; il sert plutôt à prévenir tout trouble en empêchant d'entendre des paroles inopportunes ; la lyre est venue de la Grèce à Rome, et encore se passa-t-il beaucoup de temps avant qu'elle fut d'un usage ordinaire dans les cérémonies sacrificielles.

Un mode particulier de sacrifices athéniens étaient les Lectisternes, sacrifices où le Dieu repose sur un lit ; cet usage s'était établi de bonne heure en Grèce ; on offrait des Lectisternes à Zeus Soler, à Athéna Sotéina, à Pluton, Aphrodite, Adonis, aux héros ; cet usage fut introduit à Rome comme le culte des Dieux Grecs sous l'influence des livres sybillins.

LE SACRIFICE DANS L'ART

Des souvenirs de la religion préhellénique nous montrent une gemme, intaillé créto-mycénienne, où l'on voit le taureau, la plus belle victime étendue, un poignard dans la nuque. L'une des faces longues du sarcophage d'Hagia Triada nous renseigne mieux encore : au centre, le taureau immolé est couché sur la table du sacrifice, son sang coule dans un vase ; à droite, la prêtresse officie, tournée vers un petit autel ; un joueur de flûte et divers musiciens accompagnent la succession des divers rites.

Dans les cérémonies religieuses, les sacrifices, les processions et les danses, tenaient une place prépondérante ; art et religion se mêlaient intimement ; plus de cinq cents personnages de grandeur naturelle étaient représentés sur la longue fresque de procession qui décorait le corridor conduisant de l'entrée ouest du Palais de Cnossos au grand escalier intérieur de l'aile ouest : prêtresses, musiciens et acolytes porteurs d'offrandes ; des fresques représentaient également des processions de sacrifice dans les palais mycéniens du continent, à Tirynthe, à Thèbes.

Le fameux vase des moissonneurs, rhyton de stéatite noire trouvé à Hagia Triada, nous a conservé la représentation à peu près complète d'une procession conduite par un maître de cérémonie, vêtu de la casaque rituelle, sceptre en main : le pas des processionnaires très relevé, est cadencé par un joueur de sistre suivi d'un chœur de chanteurs.

Des amphores noires à figure rouge du British muséum à Londres, nous représentent les préparatifs d'un sacrifice : deux prêtresses en habit de cérémonie, couronnées l'une de bandelettes, l'autre de feuillage, ornent la tête des bœufs de rameaux attachés aux cornes ; ce sacrifice est offert à Zeus ; au même musée une frise des Panathénées nous représente le conducteur de génisses.

Une scène d'initiation à Eleusis nous est révélée par l'urne Lovatelli, au musée des Thermes à Rome : le porc sacré, soulevé par les pattes de derrière reçoit sur la tête l'eau lustrale qui tombe d'une petite amphore. Au Louvre, Hermès entraîne un bouc pour le sacrifice, sur un bas-relief d'oxybaphe ; le dieu saisit l'animal par les deux cornes ; l'on voit aussi un taureau préparé pour le sacrifice ; l'abdomen est entouré d'un large bandeau orné de dessins sacrés ; une couronne est passée sur la nuque, entourant les cornes ; le licol est mis, l'animal est vraisemblablement attaché ; la hache levée, le sacrificateur reçoit les indications du prêtre.

Sur une amphore du musée de Würzbourg, un combattant

examine les entrailles d'une victime ; à gauche, le sacrificateur est armé d'une hachette, et un jeune homme présente les viscères au guerrier qui, armé d'une lance dans la senestre, examine de la dextre une partie lobée, le foie vraisemblablement.

Le glyphtothèque de Munich nous montre par les détails d'un relief hellénistique les préparatifs d'un sacrifice : on voit le taureau, suivi du sacrificateur armé de la hache et coiffé d'une sorte de casque arrondi ; le même musée nous présente le sacrifice d'un porc, relief du III^e^ siècle avant Jésus-Christ : l'animal est renversé, les quatre membres tenus deux à deux par un aide. Le sacrificateur tient la tête sur un de ses genoux relevé, et enfonce dans la gorge un large couteau à lame triangulaire ; un vase placé au-dessous doit recueillir le sang.

La sculpture nous a transmis de nombreuses autres scènes : haut reliefs en médaillon de l'arc de Constantin : sacrifices à Apollon, Hercule, Diane, Sylvain ; autel de marbre du temple de Vespasien sur lequel un prêtre offre l'aliment au taureau éveillé et craintif ; le sacrificateur, torse nu, et revêtu d'un tablier, est armé d'une massue ; sacrifice de Marc-Aurèle devant le temple de Jupiter Capitollin, auquel participent neuf personnages, dont un musicien ; suovetaurilia du Louvre, qui groupe autour de ses deux autels treize personnages ; un aruspice baissé consulte les entrailles du taureau ; le sacrificateur repart, la hache sur l'épaule, tandis que pentelante, la victime gît sur le dos, les pattes en l'air.

Le musée du Vatican possède un groupe magnifique, triangulaire, représentant le sacrifice de Mithra ; le taureau reçoit un poignard dans la gorge, un serpent s'approche de la plaie sanglante que lèche un chien ; le Louvre a le même ensemble, haut relief de marbre, avec quelques différences de détail et beaucoup moins de finesse dans l'exécution.

La statue d'un aruspice, pièce unique, nous est léguée au musée du Vatican : personnage revêtu d'une tunique étroite à bords frangés et pans irréguliers, assymétriques ; la tête est surmontée d'une bizarre coiffure en couronne et rétrécie en tuyau à son sommet ; la physionomie est naïve et le travail serait d'origine étrusque.

III. — ROLE DU SACRIFICE

Au déclin des grandeurs qui dominent la Terre,
Quand les cultes divins sous les siècles ployés,
Reprenant de l'oubli le sentier solitaire,
Regardent s'écrouler leurs autels foudroyés...

Hypathie. LECONTE DE LISLE.

Epiloguer sur le rôle du sacrifice dans l'antiquité gréco-latine serait disserter sur le rôle des mêmes religions dont le rite essentiel, en général, était le sacrifice.

Néanmoins l'importance de ce rite se mesure par l'influence qu'il exerça dans les domaines divers de la littérature, du théâtre, par son rôle social et moral.

LITTERATURE

La légende d'Osiris, transmise par un auteur grec, fut la transposition d'un vieux rituel du sacrifice de Dionysos Tagréus, le jeune Taureau dévoré par les Titans, que Zeus fait renaître à une vie glorieuse.

Osiris, héros civilisateur, mis à mort et découpé en quatorze morceaux par son frère Typhon, est ramené à la vie par son épouse Iris qui avait retrouvé les morceaux épars et érigé sur chaque débris une tombe magnifique.

Le sacrifice primitif du Dieu, accompagné de la communion, provoque l'éclosion de nombreuses légendes.

Légende d'Actéon où, du cerf, on en a fait le chasseur imprudent transformé en cerf par le Dieu pour avoir aperçu Arthémis au bain ; légende d'Orphée le renard sacré ; légende de Penthée le faon, de Tagreus le taureau, d'Hippolytē qui, repoussant l'amour de Phèdre meurt victime de ses chevaux emportés : Hippolyte est un cheval que les fidèles du cheval, déguisés en chevaux ēt s'appelant chevaux, déchirent et mangent ; légende de Phaéton éclose d'un

vieux rite à Rhodes, de Prométhée qui, à la longue, est celle du châtiment de l'aigle ; plus tard, de victime il devient le bourreau.

Un animal Divin, sacrifié, ne meurt jamais complètement ; car après quelques jours de deuil, on lui trouve un successeur, animal de même espèce qui restera sacré et intangible pendant une année ; ainsi s'explique la résurrection de tant de Dieux et de Héros, le fait qu'on se montre leurs tombeaux, qu'on les honore d'un culte qui les représente vivants parmi les Dieux. Et pour la plupart d'entre eux, la tradition a conservé le souvenir des lamentations qui suivirent leur mort, de la joie qui accompagnait l'annonce de leur résurrection.

LE THEATRE

Le théâtre grec est sorti de la célébration des Dyonysies, fêtes grecques célébrées à Athènes ; à l'origine on y sacrifiait un bouc totem, c'est-à-dire Dyonysos lui-même. On le pleurait puis on célébrait sa résurrection avec des transports de joie ; les lamentations ont donné naissance à la tragédie, les réjouissances à la comédie ; la même évolution s'est produite au Moyen-Age où le théâtre moderne sortit des Mystères de la Passion.

ROLE ECONOMIQUE

L'histoire du sacrifice dans l'antiquité gréco-latine apparaît comme celle d'une illusion tenace ; illusion que l'on pourrait considérer comme superflue, contraire à la plus élémentaire sagesse ; et si elle est inspirée uniquement par l'intérêt, elle pourrait ne sembler pas moins morale que rationnelle ; c'est l'effort incessant, quotidien, pour acheter la prospérité de la Nation, c'est la rançon acceptée dans un but intéressé, pour un avantage incertain.

Dans un but chimérique s'était créée une véritable économie, même une industrie ; un commerce était né, aux conséquences non inutiles, car il assurait la vie de nombreux individus.

Un nombre énorme de victimes était immolé dans les sacrifices d'Athènes ; les peaux et autres dépouilles, entrailles, cornes, appartenaient à l'Etat et étaient vendues à son profit ; le produit de la vente était considérable.

Dans le compte des recettes pour les années 334-331, on remarque qu'en 334, dans l'espace de 7 mois, le trésor a encaissé de ce chef 5099 drachmes et 4 oboles.

A la suite des Dyonysies urbaines, on a versé plus de 808 chachmes ; on en a versé 1050 à la suite du sacrifice de Zeux Sauveur et l'année suivante, 2610 ; en 332, 1183 drachmes à la suite du sacrifice en l'honneur de Thésée et 711 en l'honneur de la Paix.

Les chiffres variaient naturellement d'une année à l'autre, avec l'éclat de la fête. Ainsi on alloua 874 drachmes pour les fêtes de la Paix en 333 et 711 en 332. Pour Zeux Sauveur, la différence est plus grande : 2610 drachmes en 333 et 1050 en 334.

Parmi les rēvenus du Temple de Délos vers 180 avant Jésus-Christ, s'inscrivent les loyers et fermages de maisons et terrains appartenant à Apollon Délien, les droits prélevés par l'Etat sur la navigation, le commerce et l'industrie, les prêts à intérêt faits par le temple, et des recettes diverses ; produits de la vente des oies sacrées, des tourterelles données en offrande, des peaux de victimes immolées.

ROLE MORAL

Des biens particuliers recherchés dans des opérations mystiques, il résulta des avantages moraux dans le caractère desquels git le mystère de la religion, rapport entre l'inconsistance de ces pratiques et la réalité indiscutable des avantages trouvés.

Incertitudes de l'avenir, angoisses morales furent par le sacrifice ramenées à un plan où magie primitive de ce rite les dissipa dans un monde moins rebelle, où la confiance en la vie donna plus d'assurance à l'individu et à la nation.

Le peuple possédant ses Dieux, les honorant par le sacrifice, mesura vite la force de sa conscience nationalē, née du culte où il trouva un gage de sécurité pour le présent, de prospérité pour l'avenir ; et ce sentiment national, alimenté par le caractère mystique du rite sanglant fut le soutien des sociétés antiques, un facteur de progrès humain par l'utilisation des forces vives des Etats.

Le sacrifice donna à l'individu ce sentiment de confiance intérieure, non moins indispensable que la foi à la patrie ou à ses Dieux dans les combats entre nations ; ce courage fut puisé dans les cérémonies du culte et dans l'abandon à la Divinité de l'être immolé, par la communion avec le Dieu ; courage et résolution aussi, puisés dans l'examen des entrailles quand, malgré des circonstances stratégiques favorables, les Dieux ne permettaient pas le combat ; et c'est pourquoi s'armant dans la défensive, les

Romains faisaient de leur camp, chaque jour, une véritable citadelle.

Les Spartiates à la bataille de Platées sont en ligne, chacun à son poste de combat ; le roi, un peu en arrière des rangs, égorge les victimes ; mais les entrailles ne donnent pas les signes favorables, et deux, trois, quatre victimes sont successivement immolées ; cependant, la cavalerie perse approche, lance ses flèches et tue un assez grand nombre de Spartiates restés immobiles, le bouclier posé à leurs pieds ; mais au signal des Dieux, par l'examen favorable des victimes, ils relèvent leurs boucliers, mettent l'épée à la main, combattent et sont vainqueurs.

ROLE SOCIAL

Le sacrifice, c'est l'histoire de la société antique, c'est l'histoire de la famille antique, de la cité antique, de la nation ; il rassemblait l'humanité dans un sentiment d'intérêt commun, sentiment aussi de commune fraternité.

Feriae sementivae et Paganalia romaines célébrant le travail des campagnes, fêtes des Ambarvales où les suovetaurilia allaient purifier les villes et les communes, Lustrations où le sang rutilant des bêtes immolées dissipait les causes d'incertitude morale, Terminalia assurant le respect de la propriété, Parilia où le geste des Pontifes sacrifiant affirmait à Rome son immortalité, Panathénées solennelles célébrées dans la pureté du ciel attique, triomphes grecs et romains magnifiant le sacrifice de la victoire, toutes ces fêtes assuraient à l'Etat la puissance, le succès de ses entreprises, le respect de ses institutions.

De même que les Dieux, les cultes en Grèce étaient essentiellement locaux ; point de corps sacerdotal unifié ; quand les bourgades, les cités s'organisèrent, ce furent souvent d'anciens cultes domestiques qui devenaient les cultes des collectivités nouvelles. Il y avait autant de prêtres et de collèges que de cultes, sans que se soit manifestée la moindre hiérarchie nationale.

Au contraire, le sacrifice transmis à travers l'histoire romaine montre la force de ce droit sacré, leges regiae, droit que les rois avaient organisé en même temps que le pouvoir politique ; réunis dès l'origine, pouvoir temporel et spirituel, institutions politiques et rites religieux, allaient de pair façonner à travers les siècles l'histoire de Rome.

Sous la République, les prêtres ne cessèrent d'être considérés

comme des fonctionnaires publics, et tout ce qui concernait le culte rentra dans l'administration de l'Etat.

A l'exemple de Numa, fonctionnaires et magistrats eurent ensuite le pouvoir de réglementer le culte.

Montesquieu nous dit : « Les législateurs romains firent la religion pour l'Etat... Romulus, Tatius et Numa asservirent les Dieux à la politique ; le culte et les cérémonies qu'ils instituèrent furent trouvés si sages que, lorsque les rois furent chassés, le joug de la religion fut le seul dont ce peuple, dans sa fureur pour la liberté, n'osa s'affranchir... ».

La hiérarchie religieuse montrait l'efficacité d'une administration à forte ossature où, pour célébrer son culte, l'Etat n'avait qu'à se servir de ses temples, et recourir à ses fonctionnaires ; car si les prêtres accomplissaient les actes religieux du culte ordinaire, les sacrifices ordonnés par le Sénat étaient accomplis par de hauts dignitaires ou magistrats : Pontifes lors de sacrifices expiatoires, de prodiges, de vœux, d'engagements dont le plus terrible fut celui du « ver sacrum » fait au début de la deuxième guerre punique : promesse était faite aux Dieux de sacrifier tous les êtres animés nés au printemps ; sacrifice qui se limita aux animaux ordinairement immolés, et fut accompli 21 ans après avoir été promis ; c'était également une obligation pour les nouveaux consuls de se rendre, le premier jour de chaque année, au Temple du Capitole, et d'y sacrifier solennellement, devant une foule nombreuse, des bœufs blancs ; et de nombreux collèges, s'occupant des cultes nationaux et étrangers, assuraient la sauvegarde de la religion romaine.

Mais si les législateurs romains firent la religion pour l'Etat, c'est que le peuple, nous dit Fustel de Coulanges, s'était donné à lui-même cette religion ; il s'y était soumis et elle répondait à ses instincts les plus profonds, à ses aspirations morales.

L'aruspicine prêterait davantage à critique, et dans son Traité « De Divinatione » Cicéron, le consulaire, l'ancien chef des Augures, parlant des Aruspices, « ne pense pas que l'intérêt de la République et de la religion exige qu'on les respecte ».

Les Aruspices ne pouvaient rien prononcer sur les affaires publiques sans la permission des magistrats ; leur art était absolument subordonné à la volonté du Sénat, ainsi le voulaient les livres des Pontifes.

Polybe met la superstition au rang des avantages que le peuple romain avait par dessus les autres peuples ; « ce qui paraît ridicule au sage est nécessaire pour les sots », poursuit-il, « et ce peuple

qui se met si facilement en colère a besoin d'être arrêté par une puissance invisible » ; augures et aruspices étaient proprement les grotesques du paganisme, mais la crédulité romaine ne les trouvait pas ridicules ; il leur fallait des sujets d'admiration, des signes de la Divinité ; et Montesquieu, caustique : « il fallait des cérémonies qui puissent entretenir la superstition des uns et entrer dans la politique des autres ; on y mettait les arrêts du ciel dans la bouche des principaux sénateurs, gens éclairés et qui connaissaient également le ridicule et l'utilité de la divination ».

CHUTE DU PAGANISME

Quand l'empire romain se remplit des adorateurs d'Attis, Osiris, Sérapis, Sabazios, Zeus Dolichénos, les pratiques les plus étranges, empruntes d'un sombre mysticisme, remplacèrent les froides et sévères coutumes romaines. Dans le sacrifice du taurobole, qui fait partie du culte de Cybèle, un prêtre immolait un taureau dont le sang dégouttait à travers les ouvertures d'un plancher sur la tête de celui qui offrait le sacrifice et qui croyait ainsi se diviniser. C'est en vain qu'Auguste et Tibère prirent des mesures contre les cultes d'Egypte, que plusieurs empereurs poursuivirent les astrologues chaldéens et syriens.

Bien avant, le consul Posthumius s'était déjà écrié en plein Sénat : « Rien n'est d'apparence plus fallacieuse qu'une religion mauvaise. Combien de fois nos Pères n'ont-ils pas chargé les magistrats de s'opposer à toute cérémonie d'un culte étranger, de poursuivre tout rite, tout sacrifice autres que ceux des Romains? »

Auguste s'efforça de remettre en honneur le passé, et trouva pour le seconder des hommes comme Virgile, Tite Live, même Properce, Horace, Ovide. L'Enéide, les Décades, les Chants séculaires, les Fastes sont inspirés de ce même esprit de piété.

Mais Caligula devait autoriser à Rome le culte d'Isis ; Commode se fit initier aux mystères de Mithra, et la superstition orientale s'installa dans le palais même des César lorsque Bassianus, prêtre de la Pierre noire d'Emèse, devint empereur sous le nom d'Elégabal ; d'innombrables divinités envahirent les cités qui n'étaient plus hostiles ; les légions recrutées en Gaule apportèrent avec leur cavalerie Epone, protectrice des chevaux, qui devint très populaire.

Sous l'influence de l'Astrologie babylonienne, qui assignait dans le système du monde une place prépondérante au Soleil, la religion

tendit au monothéisme, et la simplicité, la pureté, assurèrent à la religion chrétienne la victoire sur le paganisme gréco-romain.

Théodose prohiba les sacrifices païens, et malgré les éloquentes protestations de Lebanicus, ordonna de fermer les temples ; le zèle du moine, dit-on, se donna libre carrière contre ces édifices ; mais « les hommes ne pardonnent pas aux doctrines qui mettent en péril leurs intérêts ; la religion païenne demandait de nombreuses victimes animales, et les paysans, voyant s'éteindre une source de bons rapports, se révoltèrent. Aristophane le Comique, attaquant Socrate, avait été l'organe des classes rurales de l'Attique ; plus tard les chrétiens de Bithynie seront dénoncés au gouvernement romain parce qu'il y avait mévente de bestiaux.

CONCLUSION

Un immense cri de douleur, échappé à la solennité des temples, s'est élevé à travers l'antiquité, cri des bêtes immolées et offertes aux Dieux grecs et latins. La suppression d'innombrables vies animales, malgré la nature irrationnelle du sacrifice, eut sur les destinées d'Athènes et de Rome une indiscutable influence, influence que l'on comprendra plus sûrement par les paroles de Fustel de Coulanges relatives à la croyance :

« Quelque chose de plus fort que la force matérielle, de plus respectable que l'intérêt, de plus sûr qu'une théorie philosophique, de plus immuable qu'une convention », et cette croyance en la vertu du sacrifice fut si impérieuse qu'elle pût être considérée comme un facteur important de la civilisation antique.

Vu :
Le Professeur
de l'Ecole Vétérinaire,
Rapporteur,
CH. LOMBARD.

Vu :
Le Directeur
de l'Ecole Vétérinaire,
P. PONS.

Vu :
Le Président de la Thèse,
SENDRAIL.

Vu :
Le Doyen,
LEFEBVRE.

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 30 mai 1949.

LE RECTEUR,
Président du Conseil de l'Université,
DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

1. Bouché-Leclercq : Leçons d'histoire grecque et romaine. Paris, *Hachette*, 1909.
   — Histoire de la divination. Paris, *Hachette*, 1929.
2. Caton : Œuvres. Traduction Nisard. Paris, *Didot*, 1874.
3. Charbonneaux (J.), Fabre (J.), Festugère (A. I.), Niuson (M.) : Histoire des religions. Paris, *Quillet*, 1944.
4. Cicéron : De Divinatione. Traduction Nisard. Paris, *Didot*, 1882.
5. Daremberg et Saglio : Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Paris, *Hachette*, 1879.
6. De Coulanges Fustel : La Cité Antique. Paris, *Hachette*, 1900.
7. Duruy (Victor) : Histoire des Grecs. Paris, *Hachette*, 1887-89.
   — Histoire des Romains. Paris, *Hachette*, 1879-85.
8. Eitrem : Opferritus und Voropfer der Griechen und Römer. Berlin, *Strafdrücker*, 1891.
9. Frazer (James): The Magie Art. Edimburg, *Whitecappel*.
10. Guiraud (Paul) : Lectures historiques. Paris, *Delagrave*, 1922.
11. Homère : Œuvres. Traduction Nisard. Paris, *Didot*, 1874.
12. Lévy-Bruhl : L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs. Paris, *Alcan*, 1938.
13. Loisy (Alfred) : A propos de l'histoire des religions. Paris, *Nourry*, 1911.
    — Religion et Humanité. Paris, *Nourry*, 1926.
    — Essai historique sur le sacrifice. Paris, *Nourry*, 1920.
14. Marquet (Joachim) et Mommsen (Théodore) : Manuel des antiquités romaines. Traduction G. Humbert. Paris, *Thorin*, 1887-1907.
15. Ovide : Œuvres complètes. Traduction Nisard. Paris, *Didot*, 1881.
    — L'art religieux. Traduction Nisard. Paris, *Didot*, 1882.
16. Reinach (Salomon) : Cultes, Mythes et Religions. Paris, *Leroux*, 1939.
    — Sculpture des vases antiques. Paris, *Didot*, 1891.
17. Schmid (F. P. W.) : Origine et évolution des religions. Paris, *Grasset*, 1931.
18. Tite Live : Histoire romaine. Traduction Baillet. Collection Guillaume Budé. Paris, *Hachette*, 1940.
19. Virgile : Bucoliques, Géorgiques, Eneide. Traduction Nisard. Paris, *Didot*, 1890.
20. Wissowa : Religion und Kultur der Römer. Leipzig, *Beikeller*.

TABLE DES MATIERES

Introduction 1

I. — *Première partie :* Histoire Générale du sacrifice 3
Genèse 3
Historique 4
Sens du sacrifice 6
But et classification 7
Idée mystique 9

II. — *Deuxième partie :* Le Sacrifice dans l'antiquité Gréco-latine 10
Les divers types de sacrifice 10
Description 18
Le Sacrifice dans l'art 26

III. — *Troisième partie :* Role du Sacrifice 28
Littérature 28
Théâtre 29
Rôle économique 29
Rôle moral 30
Rôle social 31
Chute du paganisme 33

Conclusion 35

Bibliographie 37

Imprimerie A. Chopin
Lezay (Deux-Sèvres)